

LE CAKE À L'ORANGE

S'IL Y A UNE CHOSE que Sofía ne supporte pas, c'est qu'on ait pitié d'elle. Ce petit regard qu'ont les gens quand ils pensent « la pauvre, avec ce qui lui est arrivé... », elle le déteste. Elle les déteste. Ça lui donne envie de leur dire, leur crier: « Mais pourquoi tu regardes pas ailleurs? Si je te fais pitié, t'as qu'à penser à autre chose! » Mais elle ne le dit pas. Elle se tait, ou change de sujet, ou leur pose une question pour les détourner de cette compassion qu'elle refuse, qui ne l'aide pas, dont elle ne sait que faire.

Là tout de suite, par exemple, il y a une dame assise à côté d'elle, dans le car pour Buenos Aires. Depuis leur départ de Villa Gesell, elle meurt d'envie d'entamer la conversation, c'est évident. Mais comme Sofía a passé toute la première moitié du voyage le casque vrillé aux oreilles, la tête contre la vitre et les yeux fixés sur la route, elle ne lui en a pas vraiment donné l'occasion. Mais les vieilles pies ne s'avouent pas vaincues si facilement. Elles persévèrent. Elles sont patientes. Et donc, au bout de quatre heures de voyage assises à trente centimètres l'une de l'autre, Sofía côté fenêtre et la dame côté couloir, celle-ci se lance enfin et lui demande comment il se fait qu'elle voyage toute seule. Elle ne le lui demande pas de but en blanc, ça non. Les vieilles pies, les professionnelles du cancan ne posent jamais les questions directement. Elles tournent autour du pot. Et démarrent au moindre prétexte.

Il faut reconnaître que Sofía a fait une bourde: quand son iPod s'est retrouvé à plat, elle l'a rangé dans son sac avec le casque. Grossière erreur. Elle aurait dû garder son casque sur les oreilles. Elle n'a pas eu cette présence d'esprit, occupée qu'elle était à se dire que décidément cette batterie ne tenait pas la route. Est-ce qu'ils sont tous pareils, ces iPod, ou c'est juste le sien qui est nul? En tout cas, la vieille pie l'a vue faire et saute sur l'occasion.

Elle commence par dire qu'elle a froid, puis ajoute quelque chose sur l'air conditionné. Sofía, qui sait parfaitement où elle veut en venir, lâche un « oui, oui » du bout des lèvres sans quitter le paysage des yeux. C'est là que sa voisine sort un Tupperware et lui propose une part de cake à l'orange. Sofía hésite. Elle est sur le point de décliner l'invitation, mais cette bonne odeur de cake doublée de son creux à l'estomac la pousse à accepter.

Tout en savourant la pâte qui fond dans sa bouche (Sofía a une théorie: en général, les vieilles pies sont des cuisinières hors pair, surtout pour les gâteaux), elle réalise que le prix à payer sera de faire la conversation. Mais elle n'a pas l'intention de se rendre si facilement. Ça non. Voilà pourquoi, histoire de lui compliquer un peu la tâche, elle persiste à regarder par la fenêtre, en faisant durer autant que possible sa dernière bouchée. Jusqu'à ce que, ayant plus de salive en bouche que de cake, elle se décide à tout avaler.

« Mais dis-moi, petite... Comment se fait-il que tu voyages toute seule? »

Sofía daigne tourner la tête. Du coin de l'œil, elle surveille le Tupperware que la dame tient ouvert sur ses genoux, comme une tentation, presque une tentative de corruption. Une véritable conversation pourrait lui permettre de se voir proposer l'une des trois dernières parts de ce cake à l'orange.

Alors elle consent à parler. Elle improvise. Elle lui raconte que ses parents sont séparés et qu'elle vit à Villa Gesell avec sa mère, qui est institutrice. Mais que chaque année, deux fois par an, elle va à Buenos Aires rendre visite à son père. En février et aux vacances d'hiver. Son père, qui possède sa propre

entreprise de... fenêtres, hasarde-t-elle, parce que la dame – qui manifestement aime avoir des détails – lui pose soudain la question, prenant par surprise Sofía qui n'en était pas encore arrivée là dans l'histoire qu'elle est en train de s'inventer. Oui, une entreprise de fenêtres en aluminium, précise-t-elle, parce que son regard vient de se poser sur celles du car et qu'elle décide alors que les supposées fenêtres que son supposé père fabrique supposément seront elles aussi en aluminium. Elle a un frère, poursuit-elle, qui a quatre ans de moins qu'elle, et s'appelle... Nicolás. Oui, son petit frère s'appelle Nicolás. Encore une chose qu'elle va devoir peaufiner. Chaque fois qu'elle invente un prénom masculin, le premier qui lui vient à l'esprit c'est Nicolás, parce qu'elle aime bien ce prénom même si elle n'en connaît aucun, pour autant qu'elle le sache.

« Et ton frère ne vient pas voir ton père ? » remarque la dame, en lui tendant le Tupperware.

Elle répond que non, puis se reprend aussitôt : bien sûr qu'il l'accompagne, d'habitude, mais pas cette fois parce qu'il a... attrapé la varicelle. Oui, il a la varicelle, ou plutôt il l'a eue et leur mère a préféré le garder en convalescence auprès d'elle à Villa Gesell. Leur père était d'accord, évidemment, même si son fils lui manque. La deuxième tranche de cake est encore meilleure que la première.

« Ça ne doit pas faire bien longtemps qu'ils sont séparés... reprend la dame, si ton petit frère n'a que quatre ans... »

Sofía fait le compte : question chiffres, elle est rapide, la vieille. Mais la langue de Sofía l'est aussi et elle improvise sur-le-champ que oui, c'est vrai, d'après elle ç'avait été la dernière tentative de ses parents pour sauver leur couple, pour rester ensemble ; la naissance de... Nicolás avait été leur dernière chance. Qui n'avait pas fonctionné. Elle ponctue l'ensemble d'un claquement de langue et d'un hochement de tête comme pour souligner l'idée de l'échec du couple de ses parents mais, pile à cet instant, elle se rend compte qu'elle risque d'éveiller chez la dame ce sentiment de pitié qui la rend malade, alors elle s'empresse d'ajouter d'un ton joyeux, pour rectifier le tir, qu'en fait tout va très bien, que ses parents s'entendent parfaitement et que se séparer n'implique pas forcément de se faire la guerre, qu'ils sont constamment en contact et que tous les quatre le vivent bien, car ils savent que dans leur famille seul le lien conjugal est brisé ; les autres liens, eux, sont bien vivants, solides et forts. À peine a-t-elle fini sa phrase qu'elle se rend compte qu'elle a parlé exactement comme l'aurait fait une de ces pys invitées sur les plateaux télé dans les programmes de l'après-midi, comme celui qu'elle a dû se farcir l'autre jour quand elle est passée goûter chez sa voisine Graciela, ces émissions que les vieilles pies regardent pour prendre la température du monde et, à en juger par l'expression de connivence on ne peut plus satisfaite de la dame, Sofía comprend qu'elle s'en est bien tirée. Et là, miracle : la dame lui tend de nouveau le Tupperware. Sofía fait une moue censée signifier « j'en ai déjà pris deux fois, je ne voudrais pas abuser de votre générosité » mais la dame l'encourage en lui brandissant le récipient sous le nez avec un grand sourire, si bien qu'elle se dit « et puis zut » et accepte une troisième part de cake.

Bien sûr, comme rien n'est parfait dans la vie, il ne s'est pas passé dix minutes, ou quinze kilomètres, avant que sa voisine, n'y tenant plus, déclare : « Mais tout de même, si c'est pas malheureux, une petite de ton âge obligée de voyager seule... » Résignée, Sofía se force à sourire. Il va falloir poursuivre encore un peu la conversation. Mais, patience : une dame capable de faire un cake aussi délicieux est peut-être gonflante mais sûrement pas méchante. D'ailleurs, elle a un truc pour ne plus avoir à parler : l'« interview ». Le meilleur moyen pour que quelqu'un vous fiche la paix et arrête avec ses questions, c'est de le faire parler de lui. Quatre-vingt-dix pour cent de l'humanité adore raconter sa vie. Il suffit juste de lui en donner l'occasion. Et la dame au cake appartient à ces quatre-vingt-dix pour cent, ça crève les yeux. Deux ou trois petites questions et la voilà lancée sur elle et ses petits-enfants. Sofía peut alors s'évader et penser à tout autre chose, si tant est qu'elle prenne la précaution de lâcher un « mmh » de temps en temps ou d'acquiescer de la tête, comme pour affirmer que oui, c'est sûr, la toute dernière petite-fille ne peut être que surdouée, sinon comment expliquer qu'elle soit aussi futée.

Pourtant, alors qu'elle fait mine de l'écouter en souriant, elle ne peut s'empêcher de se dire : Alors comme ça tu me plains à cause du baratin que je t'ai servi ? Eh bien, qu'est-ce que ce serait si je t'avais raconté la vérité !

VEINTICINCO DE MAYO
AU 183, 11^e ÉTAGE, APPARTEMENT F

IL EST 16 HEURES lorsque Sofía descend du car. Morón lui paraît une ville hideuse, surpeuplée, bruyante et qui sent mauvais. Elle suit l'un des chauffeurs jusqu'à la soute à bagages pour récupérer sa valise. Un garçon débraillé grimpe à l'intérieur et l'interroge d'un geste. Sofía lui désigne son énorme valise noire. Le garçon la traîne tant bien que mal par-dessus les autres et la fait glisser au sol. Il saute du bus et reste là, planté devant elle. Elle réalise qu'il attend un pourboire, glisse sa main dans la poche de son jean et en tire ses quelques billets roulés en boule. Peut-être à cause du temps qu'elle met à les défroisser, ou parce qu'il devine la situation, le garçon lui lance «laisse, c'est bon» et remonte dans la soute pour récupérer le sac d'un autre voyageur.

Elle entend, au-dessus d'elle, quelqu'un donner des petits coups sur la vitre. C'est la dame au cake qui la salue et agite les mains, l'air interrogateur. Sofía croit la comprendre et lui fait un signe rassurant, celui d'une fille sûre d'elle, qui veut dire «ne vous inquiétez pas, je n'ai pas besoin qu'on vienne me chercher, j'ai l'habitude, je me débrouille toute seule, au revoir madame».

Heureusement le car repart aussitôt, emportant avec lui le vrombissement de son moteur et son odeur de gasoil. De sa poche gauche, elle sort le plan de Google qu'elle a imprimé au cybercafé de Villa Gesell avant de partir. Elle regarde où se trouve la rue Rivadavia. Pivote le plan pour tenter de se situer. De quel côté est censée se trouver la voie ferrée? Elle a du mal à se repérer.

«Tu vas où?»

La question la fait sursauter. C'est encore le gars de la soute à bagages. Sofía ne sait pas si elle doit se méfier ou le laisser l'aider.

«Veinticinco de Mayo, au 183», murmure-t-elle.

Le garçon lui montre la direction prise par le car.

«Veinticinco de Mayo, c'est la prochaine rue. Tu tournes là-bas, puis tu continues sur cinquante mètres, peut-être un peu plus.

– Merci», répond Sofía avant de se mettre en route.

Elle tire sa valise en essayant de la stabiliser du mieux qu'elle peut. Les roulettes de cette foutue valise sont tordues et elle est si lourde qu'elle brinqueballe d'un côté et de l'autre, donnant toutes les deux secondes l'impression qu'elle va se renverser. Lorsque Sofía passe le rebord du trottoir pour traverser la rue Rivadavia, les roulettes se coincent dans les pavés et la poignée fait un drôle de bruit comme si elle s'était cassée. Sofía tire un bon coup et parvient à décoincer la valise. Craignant que le feu passe au vert, elle finit de traverser en courant et se fait klaxonner par une voiture blanche. Il n'a pas vu, ce con, que sa valise était restée bloquée?

D'après les indications que lui a données le gars, elle a encore cinquante mètres à faire. Elle n'arrive pas à trouver les numéros parce qu'il n'y a que des commerces dans cette rue, des devantures en verre du sol au plafond, avec pour seuls écriteaux *Sale, Off*, ce genre de trucs. Apparemment, les proprios n'ont pas jugés bon de préciser autre chose. Pas le moindre chiffre qui puisse lui servir à s'orienter.

Finalement elle en dégote un : le 140. Elle soupire, de plus en plus agacée. L'immeuble qu'elle cherche doit donc être sur le trottoir d'en face. Elle n'a pas l'intention de revenir sur ses pas pour traverser dans les clous. Certainement pas, avec la saleté de valise qu'elle se traîne. Elle se lance sur la chaussée, de là où elle se trouve. Les roues, en sautant le trottoir, font un bruit terrible. À ce stade, elle s'en moque. Cette foutue valise peut bien s'ouvrir là, tout de suite, comme le ventre d'un de ces poissons que les pêcheurs nettoient sur les quais. Heureusement cette fois-ci, il n'y a aucun emmerdeur en voiture blanche pour jouer du klaxon. Sur le trottoir d'en face, c'est le même panorama : une succession de locaux, de vitrines, et aucun numéro.

Presque au coin de la rue, elle trouve enfin la porte. Une porte en verre et en métal doré, avec des chiffres hideux en marbre : un un, un huit et un trois. La plaque de l'interphone est immense. Quatorze étages, douze lettres par étage. Elle est tentée d'appuyer sur tous les boutons et de prendre ses jambes à son cou comme elle le fait avec ses copains à Villa Gesell, en été, quand la ville est bourrée de touristes et les appartements tous occupés. Mais ici elle est seule, elle ne saurait pas où fuir sans se perdre et, avec cette valise sur les bras, n'importe quel voisin furieux aurait vite fait de la rattraper. Surtout, elle n'est pas d'humeur.

Elle cherche – 11^e étage, appartement F – et appuie sur le bouton. Longtemps. Sa mère la grondait toujours à cause de cette manie. « Ne laisse pas ton doigt collé dessus », lui disait-elle. Mais Sofia a toujours peur qu'on ne l'entende pas, alors elle préfère appuyer trop longtemps que pas assez. Elle colle son oreille au haut-parleur de l'interphone, en se bouchant l'autre d'une main : il y a tellement de bruit dans la rue qu'elle craint de ne rien comprendre si on lui parle.

« Oui ? » répond une voix d'homme. Une voix métallique. Celle d'un robot.

« Je m'appelle Sofia. » Elle bute sur les mots. Elle a pourtant répété pas mal de fois. Même pendant le voyage, avant de se mettre à discuter avec la dame au cake. Mais maintenant elle ne sait plus. « Je cherche Lucas Marittano. »

Un silence suit. Un silence ou est-ce elle qui n'a rien entendu à cause du boucan que font les bus en passant ? Elle se rapproche encore de la plaque en cuivre de l'interphone. Elle colle un peu plus sa main contre son autre oreille et insiste :

« Allô ? »

– Oui, c'est moi. C'est à quel sujet ?

– Je dois voir Lucas Marittano. On m'a donné cette adresse. »

[...]



Eduardo Sacheri, *Le bonheur, c'était ça*

Roman traduit de l'espagnol (Argentine) par Vanessa Capiou

256 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-391-6

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com